

CHAPITRE VIII

TEXTES DES NOUVELLES

L'IVROGNE CHANTE ⁽¹⁾

Tous les consommateurs avaient quitté le bistrot. Le vieux garçon passa la main sur son crâne chauve en bâillant douloureusement, puis se mit à empiler les tables et les chaises. Le propriétaire s'assura que tous les recoins étaient vides, avant de compter lentement la recette. Il ferma soigneusement les tiroirs et éteignit la lampe; le lieu parut encore plus triste.

- Dépêche-toi, dit-il au garçon. Il est presque deux heures du matin.

L'homme venait de poser la dernière chaise. Il enleva son tablier plein de taches et l'accrocha à un clou, puis se dirigea vers la porte, traînant les pieds enfeus dans des

chaussures de caoutchouc; son corps maigre se perdait à l'intérieur de son ample «galabiah» ⁽²⁾. Le propriétaire éteignit la seconde lampe et la taverne fut plongée dans une obscurité totale. La serrure de la porte grinça, le bruit de leurs pas résonna dans le silence du chemin.

Tapi sous le tonneau du centre, quelqu'un surveillait avec impatience le départ des deux hommes. Il attendit que se dissipât le bruit des pas, avant de pousser un soupir de soulagement. Il rampa et se dégagea de sa cachette. Dans le noir absolu, il se sentit aveugle, perdu, comme s'il se trouvait sur une terre inconnue. «Cependant, si le tonneau du centre est derrière toi, le bar se trouve donc à gauche et la caisse à son extrémité ». Il marcha lentement, les bras tendus, ses doigts effleurèrent bientôt le petit meuble. Il le contourna avec précaution, tandis que l'odeur des sardines, des cornichons et du fromage, emplissait ses narines. Voilà le tiroir, et ici se trouve l'argent du vin distillé du feu de l'enfer. Il tira de sa poche une petite lime et se mit à forcer doucement la serrure. Elle céda. Il se sentit paralysé en entendant un éternuement. Il marmonna quelques injures à l'égard du rôdeur qui passait

(1) N. Mahfouz, recueil Hamar al-qil al-aswad, Le Caire, 1969.

(2) La « galabiah » est une ample robe qui s'arrête aux chevilles ou aux talons.

dans l'étroite ruelle obscure, éclairée par un seul réverbère au débouché de la grande rue. Il plongea la main dans le tiroir, la passa dans tous les coins, rien: il était entièrement vide. Chien de Manoli! Tu emportes tout, sans laisser un millième! (3). La route et la maison sont-elles plus rassurantes? Il fronça les sourcils, l'obscurité accroissait ses ennuis. L'aventure serait donc inutile! Quelle ironie, après tant de préparation, tout le stratagème s'avère superflu! Irrité, il ouvrit tous les tiroirs, mais ne trouva que des restes de fromages et quelques olives.

Debout, là où d'habitude se tenait le vieux propriétaire, il réfléchissait. Il dut se rendre à l'évidence et reconnaître son échec. Il décida de prendre sa revanche, de s'accorder une petite détente avant de s'évader par la fenêtre.

Il tendit la main, saisit une bouteille de vin, fit sauter le bouchon, posa le goulot entre ses lèvres et vida le contenu d'un trait. Il se concentra sur le tourbillon qui s'agitait dans son estomac.

Merveilleux! Formidable!, Unique! Inestimable! L'alcool est plus précieux que l'argent, les regrets sont donc inutiles.

Il prit une seconde bouteille. Que l'obscurité est affreuse! Boire encore! Afin d'étancher la soif..., et fuir ensuite, après le passage de la sentinelle. Mais l'obscurité est une barrière insondable, au souille puant, à la poigne de *fer*.

Et voilà une troisième bouteille de ce liquide infernal.

Assieds-toi donc sur le bar! Manoli est parti avec l'argent, au diable Manoli ! Mais cette obscurité est pire que l'enfer!

Il toussa, et ce bruit *fut* amplifié dans le silence. Il ne lui prêta aucune importance: l'important n'avait plus aucune importance...

En vérité je suis l'ennemi de l'obscurité. *Je* travaille sous le soleil, je dors sous les étoiles, et durant les nuits froides, le réverbère de la ruelle éclaire ma chambre du sous-sol. J'ai frappé un nombre incalculable d'hommes, j'ai été battu sans la moindre peur, cependant je crains que mon unique galabiah ne se déchire. Mon âne peut marcher nu, tandis que moi, je ne peux me passer de ma galabiah... ni de l'alcool.

Il leva la quatrième bouteille. Le liquide jaillit dans son gosier et un glouglou se fit entendre dans le silence des parois sombres.

Le cheikh Zaoui m'a dit de ne pas boire et je lui ai répondu: *Je* suis le sultan des Turcs et des Perses ». Il m'a maudit et depuis j'ai juré de surnommer mon âne Zaoui.

Il se mit à fredonner doucement. Après la cinquième

(3) Le « millième » est la plus petite fraction monétaire.

bouteille, il s'installa confortablement et se mit à chanter. *Un* hochement de tête marqua son admiration pour sa voix. Il éleva le ton et l'accompagna de battements de mains pour accentuer le rythme.

Un coup fut frappé à la porte, suivi d'une voix:

- Qui à l'intérieur ?

Il ne s'en soucia guère et poursuivit sa chanson. La répétition des coups l'ennuya et il demanda avec hauteur:

- Qui es-tu?

- *Je* suis la sentinelle.

- Que veux-tu?

- Etranger! Nomme-toi!

- Un client! répondit-il en éclatant de rire.

- Tout est fermé. Comment es-tu à l'intérieur?

- En quoi ceci te concerne-t-il ?

- Espèce d'ivrogne! Tu payeras cher ton insolence !

- Je ne possède pas un seul millième.

- Je reconnais ta voix. Malgré sa déformation par l'alcool, je reconnais ta voix.

- Qui ne connaît pas Ahmad Anaba !

- Le charretier!

- Lui-même. Puis-je vous être utile sergent?

Le sifflet de l'agent de police retentit dans le silence de la nuit. L'homme passa la main sur le mur à la recherche de l'interrupteur, puis éclaira la pièce. La lumière l'obligea à plisser les paupières. Les yeux rouges scrutèrent le lieu et se posèrent sur le réchaud et le réservoir à pétrole. Les idées se bousculaient dans sa tête mais son esprit n'en retenait aucune et bientôt il oublia même la présence du policier. A l'extérieur, le vacarme augmentait. Ah!...

L'officier, des soldats, les habitants des trottoirs, ces ramasseurs de mégots et d'autres encore. Il distingua la voix du propriétaire et s'écria furieux:

- Manoli !

- Oui, c'est moi, Ahmad, répondit l'homme très anxieux.

- N'ouvre pas la porte. Au premier mouvement, ton bis trot se transformera en une belle torche!

- Non. Ne te brûle pas!

- Ne t'occupe pas de moi. J'ai répandu du pétrole par tout sur le sol, les tonneaux, les chaises, les tables, et je tiens la boîte d'allumettes entre mes

maines. Attention Manoli !

- L'homme répondit avec une visible inquiétude: - Calme-toi. Je n'ouvrirai pas sans ta permission. - Depuis quand es-tu si poli, Manoli ?

- J'ai toujours été poli. Calme-toi et dis-moi ce que tu veux:

- J'ai tout ce que je veux.

- Ne veux-tu pas sortir?

- Ni que quelqu'un entre.

- Il est impossible que tu demeures éternellement à l'intérieur !

- Très possible, j'ai tout ce qu'il me faut.

- Je regrette de t'avoir enfermé par mégarde!

- Tu mens et tu le sais bien.

- C'est pourtant ce qui est réellement arrivé.

- Tu sais que je suis là pour voler.

- Il n'y a rien qui vaille la peine d'être volé.

- Et les tonneaux de ce vin empoisonneur ?

- Tout ce que tu as bu, je te l'offre.

- Pas un seul millième dans le tiroir...

- Le tiroir n'est pas fait pour l'argent.

- Pourquoi donc le fermes-tu à clé ?

- Mauvaise habitude. Calme-toi et ne te brûle pas.

- Tu t'inquiètes à mon sujet?

- Certainement. Les tonneaux je m'en f... mais c'est toi qui me préoccupes.

- Tu mens Manoli et tu peux même le demander aux soldats qui sont autour de toi.

Durant ce dialogue, les agents de police avaient eu le temps de faire évacuer tous les appartements de l'immeuble, d'aller quérir les propriétaires des magasins avoisinants et de faire appel aux pompiers prêts à entrer en action.

Ahmad Anaba lança un grand éclat de rire, et cria:

- Je tiens l'allumette, attention Manoli...

L'homme dit tristement:

- Je n'y suis pour rien, calme-toi.

- J'ai bu cinq bouteilles à la gloire de ta ruine.

- Bois la sixième, mais ne te brûle pas.
- La proposition lui plut, il tendit la main vers J'étagère, puis se remit à boire. Il eut le sentiment de vivre ses derniers moments de liberté et de joie.
- Une voix tranquille s'éleva, pendant que le tumulte s'arrêtait soudain.
- Ahmad!
- Ah! cette voix grave et profonde ne trompe pas.
- Monsieur l'Officier?
- Oui.
- Soyez le bienvenu.
- Sois raisonnable. Nous devons ouvrir la porte.
- Pourquoi?
- Pour remettre le bistrot à son propriétaire.
- La taverne est à celui qui boit.
- Sois raisonnable, Ahmad.
- Et moi?
- Tu sortiras indemne.
- Et après cela?
- Absolument rien.
- Vous aussi, vous mentez comme Manoli !
- Tu seras interrogé au sujet de ta présence à l'intérieur du bistrot, mais il est clair que tu t'es endormi après avoir trop bu, tu n'est donc pas fautif.
- Et les tiroirs forcés?
- Tu as agi inconsciemment sous l'effet de l'alcool.
- Et les gifles/et les coups)et les injures *Jet* la prison?
- Non, non. Je te promets que tu seras bien traité.
- Il avait presque vidé la bouteille, lorsqu'il s'écria:
- Ahmad Anaba, sultan des Turcs et des Perses et vous, êtes tous des voyous.
- Que Dieu te pardonne.
- Monsieur l'Officier, je vous reconnais bien...
- Que Dieu te pardonne.
- Vous souvenez-vous du jour où vous avez été éclairé par mon âne, en sortant du poste de police ?
- Je n'avais rien fait.

- Vous n'aviez rien fait!
- Mais *non*, rien!
- Oui, à l'âne... mais vous m'avez giflé.
- Une plaisanterie...
- A *mon tour* de plaisanter!
- Mais ne te cause pas du *tort* à toi-même.
- Du *tort* à toi-même! Est-ce que vous vous sOuciez de moi?
- Naturellement! je me soucie de la sécurité des êtres et des biens.
- Les êtres sont à l'extérieur et les biens sont des choses . . que Je ne connais pas.
- Mais tu crains le bon Dieu...
- Tandis que vous, vous ne craignez pas le bon Dieu! - Et tu n'aimes pas causer du tort...

- Que Dieu te pardonne.

- Je tiens l'allumette dans ma main, *donc* éloignez-vous de la porte.

Et il vida le contenu de la bouteille, avant de se remettre à chanter. A la fin du premier couplet, la voix de l'officier lui parv'int : .,

- Très bien, j'espère que tu es. maintenant plus raisonnable.

- J'ai terminé la sixième bouteille, répondit-il ironiquement.

- Tu vas en mourir...

- Ecoutez, un dernier *mot*.

- Quoi?

- Dites: je suis une femmelette.

- Tu n'accepterais pas cela!

- Je l'accepte parfaitement, c'est ma condition pour vous laisser ouvrir la porte.

- Je suis une femmelette! cria Manoli.

- Toi tu es certainement une femmelette, mais c'est à l'officier de le dire.

- N'as-tu pas honte, Ahmad!

Il jeta un éclat de rire, avant d'ordonner:

- Je veux que vous m'acclamiez tous.

Une minute de silence s'écoula, puis la voix des enfants se mêla à celle des habitants pour crier: Vive Ahmad Anaba ! Et les acclamations se succédèrent.

Il se leva et se mit à danser joyeusement. Il tournait dans l'espace restreint et tout tournait autour de lui: les tables, les chaises, le plafond et le monde

entier. Soudain la porte s'ouvrit, et les soldats se ruèrent sur lui. Il continuait à danser pendant que des mains s'agrippaient à sa « galabiah », ses bras, son cou.

Il posa sur l'assistance un regard hautain, un regard de sultan et articula, d'une voix pâteuse et lourde, comme enregistrée au ralenti:

- Je n'ai pas une seule allumette!

L'OISEAU ET ET FIL (1)

Il a choisi l'endroit le plus haut et s'est posé. C'est un fil téléphonique, un endroit entre deux poteaux électriques. Ses griffes se sont accrochées avec douceur. Le vent a souillé, le fil a siillé. Il a vacillé, s'est accroché davantage. Il n'arrête pas de bouger. Agir est une surprise pour lui. Soudain elle arrive, s'accomplit et soudain elle atteint son sommet. Il a gazouillé, puis s'est retourné, il a chanté et soudain s'est enivré. Il s'est envolé, a tourné, a guetté, s'est posé, s'est raccroché, s'est retourné. Non loin de lui, il a remarqué sa compagne. Il a battu des ailes, elle de même. Il s'est rapproché, elle aussi. Il a gazouillé, elle a chanté. Il a frotté son bec sur le sien, elle a frotté de même. Il a penché sa tête, elle a reposé sa tête sur la sienne. Il s'est enivré, a sautillé. D'un bond, il l'a embrassé, d'un bond il s'est posé. Avec gaieté, il a fienté : un crachat blanc a coloré le fil rouillé, vieux et fin. En cet instant précis, il transmet sept communications en même temps. Apparemment, rien ne se produit, à l'intérieur, des mondes et des univers tournent: des bonjours, des protestations, des salutations, des contrats, des adieux, des appels au secours, une terre, un pays se vendent; de grosses voix, de douces intonations, les paroles se mélangent, fusionnent, s'unissent et deviennent toutes, à la fin, matérielles, des électrons. Des charges de même nature, semblables. Le mot d'amour a la même intensité que celui de la haine. Les courants de la vérité sont ceux du mensonge. La franchise pareille à l'hypocrisie, la douleur pareille à la malédiction. La nuit est semblable au jour; l'interdit est comme le permis; la lutte comme la trahison; l'héroïsme comme la lâcheté. Des paroles, des charges, des électrons mobiles.

A travers leurs mouvements et en un clin d'œil, des destinées changent, des projets se préparent, des vies et des orientations finissent et commencent. Quelques instants et des accords aboutissent, des contrats se

(1) y ousof Idris, « Al-usfur wa-s-silk », tirée du recueil « Bayt min lahm », Le Caire, 1971.

signent, des complots se trament; avec les paroles, les mêmes bonnes paroles.

Et le fil est vieux, rouillé, fin, muet, sombre. Son apparence ne donne aucune idée de ce qui se passe en son intérieur. Rien de lui, rien sur lui, ne manifeste un changement quelconque. Il continue son existence apparente: long et étendu. Et l'oiseau est accroché au fil, avec ses griffes innocentes. Il tient tout ceci et le garde dans sa propriété privée; il ne sait pas que le fil est un fil téléphonique et que ce qui parcourt ce dernier le parcourt aussi. Ce n'est qu'un perchoir où l'on se pose. Une pause, chaque fois que sa patience s'effrite. Soudain il sautille, bat des ailes, chante, vole, tourne. D'un bond il fait l'amour avec sa compagne et du même bond il se pose. Avec gaieté, il gazouille; avec gaieté et sérénité, il fiente: un petit crachat blanc s'accumule sur le fil, le même fil, comme le temps, comme la rouille.

LES FEMMES ONT LES DENTS BLANCHES (1)

L'ambre (2) de la chirurgie dans le grand hôpital.

Abd Al-Aati touche son bras mutilé, et sur ses lèvres se dessine un sourire triste comme s'il avait le souvenir d'un ami cher, parti aux cieux du Seigneur.

Il est étendu sur son lit et touche ses pieds jusqu'au bout, pour s'assurer qu'ils sont toujours à leur place et non amputés comme son bras.

Il se tourne sans cesse vers son camarade qui occupe le lit voisin, avec dans le regard une sorte de curiosité insatisfaite comme s'il voyait en Hasanin quelque chose d'étrange et d'inquiétant.

Hasanin fume un cigare noir, long et chic.

Depuis un quart d'heure il fume ce cigare. Et de sa vie,

Abd Al-Aati n'a jamais vu un camarade fumer un cigare, une Belmont (3) tout au plus. Il avait toujours cru que le

cigare était réservé au Président du Conseil de la Direction et que seul celui qui était désigné pour occuper ce poste avait droit de le fumer, comme on lui accorde une voiture, une secrétaire et un bureau climatisé; plus étrange encore, il lui semblait que le cigare faisait partie du travail du Président du Conseil de la Direction. Comme la cheminée d'un train: le train ne peut

(1) Ihsan Abd Qoddous, «An-nisa' lahun asnam bayda », Le Caire, 1969.

(2) Genre de parfum, populaire en Egypte.

(3) Marque de cigarettes.

rouler sans cheminée et le Président du Conseil de la Direction ne peut travailler sans cigare.

Souvent il se mettait à la porte de l'usine pour surveiller le Président du Conseil de la Direction qui montait dans sa voiture avec le grand cigare à la bouche, et il semblait que c'était le cigare qui portait le Président du Conseil de la Direction et non l'inverse. Il lui semblait aussi que le cigare traînait derrière lui le Président comme la locomotive qui dégage sa fumée en traînant derrière elle le train. Et peut-être y avait-il une machine électronique dans le cigare, comme le cerveau électronique, qui pensait et transmettait les ordres aux Présidents des Conseils de Direction. Qui sait?

Il se sent ridicule à cause de ses réflexions. Le cigare n'est rien d'autre qu'une grande cigarette et malgré cela) a question du cigare le préoccupe depuis des années. Il se souvient qu'un jour, il a assisté à une grande assemblée convoquée par le Président du Conseil de la Direction et qu'il n'a pas saisi un seul mot de ce que disait le Président, ce jour-là. Toute son attention était absorbée par le cigare qu'il avait à la main et il suivait des yeux son tabac qui brûlait lentement comme s'il suivait une expérience scientifique précise. Et en effet, il suivait) en lui-même) cette expérience! Il voulait savoir si le Président pouvait parler ainsi, une fois le cigare fini ou s'il s'arrêterait de parler avec sa fin ! Ce jour-là, il lui avait été impossible de conclure quelque chose de son expérience; l'assemblée s'était terminée avec la fin du cigare. Peut-être que le Président du Conseil en avait choisi la longueur proportionnellement à la durée de l'assemblée.

Abd AI-Aati continuait de vivre dans l'espoir de fumer un cigare. Il a tout fumé. Il a fumé le Gouza, le Narguilé, du Belmont, du Cléopâtre, du Caro, du Winguez, mieux encore, un de ses collègues travaillant au Koweït lui avait donné, en rentrant, un paquet de Marlboro américaines qu'il avait fumé. Mais il n'avait jamais fumé un cigare.

Il avait toujours senti que le genre de tabac fumé détermine le niveau social. Le tabac est une des caractéristiques qui indiquent le niveau social comme les vêtements et les chaussures. Il y a le niveau du «Gouza» *, du «Narguilé», celui du «Caro» et celui de la pipe, et ceux qui fument le même tabac ressentent un lien qui fait d'eux quelque chose comme une classe, comme celle des fonctionnaires, ou celle des ouvriers. Quand il fumait son «Narguilé», il se considérait au niveau d'Abd AI-Adim Afandi, le fonctionnaire retraité qui habitait l'immeuble qui donne sur l'avenue publique. Quand il fumait des «Belmont», il s'élevait au rang du Professeur Fahmi Faker, le Directeur de la comptabilité de l'usine parce qu'il fumait lui aussi des «Belmont»; mieux encore, il sentait qu'il pouvait penser, parler

comme lui. Quand il fumait du « Winguez », il se sentait au même niveau que Barhouma, le jeune du buffet, mais quand il fumait les cigarettes Marlboro, il se sentait sur un pied d'égalité avec James Bond.

Il désirait toujours fumer un cigare pour être au même niveau que le Président du Conseil de la Direction pour pouvoir penser comme lui ou du moins le comprendre. Un fois, il avait essayé d'acheter un cigare; mais on lui avait dit qu'il valait une livre entière; quelle horreur! en un jour le Président brûlait cinq livres, dix peut-être... Et peut-être, était-ce la société qui lui payait ses cigares puisque ces derniers font partie du matériel de travail, en somme. A cette époque Abd Al-Aati n'avait pas essayé d'en vérifier le prix. Il s'était contenté de son désespoir et s'était replié sur ses rêves.

Mais voilà que son camarade Hasanin fume un cigare plus long que celui du Président du Conseil de la Direction, et que ce cigare dégage la même fumée avec une odeur d'ambre.

Hasanin lui explique que les dames du Collectif Sanitaire ont visité les malades et distribué des cadeaux envoyés par des ambassades étrangères. Parmi ces cadeaux, il y avait le cigare. Quant à Abd Al-Aati, il était allé dans une salle de soins pour faire changer les pansements de son bras amputé et c'est pourquoi il n'a pas rencontré ces femmes et n'a pas reçu de cadeau. Mais peu importe; ces dames repasseront pour distribuer d'autres cadeaux. Mostafa At- Tourmarji l'a convaincu qu'elles allaient revenir le lendemain, c'est-à-dire lundi.

« Patience, Abd Al-Aati, rien qu'un jour et tu auras ce dont tu rêves. Tu auras un cigare, deux peut-être; le bras amputé vaut bien une boîte entière de cigares! ».

Hasanin se retourne et dit à Abd Al-Aati :

- « En veux-tu une bouffée? »

Souriant, Abd Al-Aati bouge la tête en signe de négation et répond: « Merci... ».

Il regarde Hasanin fumer le cigare et il lui semble que le visage de son camarade est devenu plein et rose, et que ses lèvres expriment un air hautain; exactement comme le Président du Conseil de la Direction.

Hasanin reprend en insistant: « Prends-en une bouffée, c'est très chic ».

Abd Al-aati répondit en riant: « Non... Merci... ». Puis, continue Hasanin, «tu sais ce qu'il te manque? C'est la Mercedes et tu deviens Président du Conseil de la Direction, aussi grand que le monde ».

(*) Sorte de «narguilé» populaire.

Il fut pris d'un fou rire partagé par Hasanin; il se redressa et leva les yeux vers le plafond de la salle, et son rire se changea en un beau sourire. Il ne va pas fumer son cigare à l'hôpital, il va le garder jusqu'à sa guérison et sa sortie quand il reverra Souad, son amie Souad.

Il achetait des «Belmont» chaque fois qu'il allait voir Souad; quand le moment de la rencontre approchait, il allait chez le coiffeur, repassait sa chemise et son pantalon, essuyait ses chaussures et achetait un paquet de «Belmont». Il remarquait dans les yeux de Souad une certaine fierté à cause du paquet de «Belmont» qui fai

sait de lui une personne cultivée et civilisée... Qu'est-ce qu'il lirait dans ses yeux en allant vers elle avec un cigare dans la bouche? Elle sera contente de lui, encore plus fière, et sentira qu'il a accédé au niveau des gens respectables; peut-être que le cigare lui fera oublier son bras amputé.

Il mit son doigt près de sa bouche, assurant la position du cigare, bougea ses lèvres en essayant de parler avec un air hautain, le cigare à la bouche.

Il eut un sourire dans les yeux en imaginant le visage de Souad. Il s'endormit avec le doigt à côté de la bouche.

* * *

Les Dames du Collectif se sont groupées autour des colis offerts par les organisations étrangères...à l'intention des malades. Leurs mains se tendent dans un geste gourmand...pour ouvrir les boîtes cachetées, et leurs lèvres se découvrent sur des dents blanches et brillantes, rendues plus éclatantes encore par le reflet de la lumière de leurs yeux... Beaucoup de paroles, comme des cris... «Passemoi les ciseaux Tahiya... dégage cette boîte-là... KhadijaL.. Mesdames, que chacune de vous prenne une liste et note de5sus tout ce qu'elle trouve... Chaque genre est à mettre à part... Le savon avec le savon, et le chocolat avec le chocolat... etc.» et Samira Hanam a fourré ses mains dans le colis qu'elle a ouvert et en a sorti une boîte de cigares. Son sourire s'est élargi et ses dents blanches sont devenues brillantes... et elle a lu le nom de la marque inscrite sur la boîte: «Roméo et Juliette»... Le meilleur genre de cigares au monde. Elle a posé à côté d'elle la boîte avec douceur comme si elle craignait qu'elle ne soit rayée... Et elle a replongé sa main dans le colis et a sorti une autre boîte de cigares... une troisième... et une quatrième... quatre boîtes de cigares «Roméo et Juliette», une fortune, un trésor... et son cœur a battu de joie, elle a attendu quelque peu pour apaiser la joie de son cœur...Jelle a réfléchi".Ipuis elle a levé la tête, s'est retournée vers la Présidente du Collectif et a dit avec un sourire épanoui: «

Que ferons-nous de ces cigares, Mirfad ? ».

Mirfad: «Nous les distribuerons bien sûr; inscris-les sur la liste qui est devant toi ».

Samira : « Comment les distribuerons-nous? Est-ce que nous les distribuerons aux fils de Pacha ou de Bey? ou à la base populaire, ceux de la troisième catégorie... Ceux-ci ne connaissent rien au cigare et ne l'apprécient pas ».

Saniya: « Vraiment ceux qui nous envoient ces choses ne connaissent pas les destinataires... Ils pensent qu'ils les envoient à des aristocrates comme eux! ».

Khadija se déchaîne: «Par le Prophète, tu as raison Samira; lors de notre tournée précédente, quand on a pris des cigares, aucun des malades n'en a voulu... Tous ont voulu des cigarettes Belmont ».

Scrutant les visages des dames du collectif d'un regard

suspect et craintif, Mirfad dit: «Où voulez-vous en venu?».

Samira: «C'est simple... Nous vendons les cigares et avec leur prix nous achetons des Belmont... La boîte de cigares vaut cent paquets de Belmont... C'est mieux...

Tous les gens seront satisfaits... ».

Saniya : «D'accord... et le savon Bardilli⁽⁴⁾, un mor ceau vaut dix napolitains ou dix feniks ? ».

Samira, emportée: «Restons-en aux cigares. Est-ce qu'ils n'apprécieraient pas le savon aussi? ».

Dans un défi.Saniya répond: «Non L.. C'est le même problème ».

Khadija : « Et le chocolat Kadoubri ⁽⁵⁾, ne serait-il pas préférable de le vendre et d'acheter le chocolat Ika ? » ⁽⁵⁾.

Nawal: «Par le Prophète... ma foi, c'est une idée raisonnée ».

Samira conclut: « De cette façon nous pourrions satisfaire tous les malades. La dernière fois un seul service a liquidé tous les cadeaux et on n'a pas pu passer dans les autres... ».

Elle reprend en s'adressant à la Présidente: « Qu'est-ce que tu en penses, Mirfad? ».

Mirfad a parcouru les visages des membres du collectif d'un regard de doute et de crainte, puis elle a soupiré comme si elle s'excusait auprès du Seigneur: « L'idée est raisonnable... Mais comment vendrons-nous ces

(4) Marque de savon.

(5) Marque de chocolat.

choses? Et qui les achètera? ».

Samira: « La vente est facile... Le prix est connu... Quand il était en Suisse, le mois dernier, mon mari Madhat avait acheté à cinq dollars la boîte de cigares... Cela fait trois livres à peu près... ».

Mirfad: « Ma grande, tu commets un péché... ». Samira : « par le Prophète, c'est vrai, Mirfad ». Aziza a rajusté ses lunettes et a dit avec sérénité:

« Mesdames! Parlez raisonnablement... Toutes ces choses viennent de l'étranger et ceux qui les achèteront sont des gens qui ont de l'argent... Etant donné qu'on les vend, on ne les vendra pas à leur juste prix, mais dans le but de soutenir le Collectif qui est au service des malades... C'est-à-dire qu'on fait une collecte... L'objet qui vaut un écu, on le vendra dix écus, à moins qu'on ne fasse une vente aux enchères à caractère humanitaire ».

Samira l'interrompt brutalement: « Non... Nous nous sommes emballées, c'est un projet irréalisable ».

Khadija: « Primo, tu ne peux pas faire une vente aux enchères, ni une collecte sans un accord du ministère des affaires. Et en attendant cette permission, ces choses seront gâtées, perdues... ».

Samira: « Le cigare serait sec... Et tu ne pourrais le vendre au même prix ».

La Présidente du Collectif a promené un regard inquiet et hésitant sur les membres puis a dit avec fermeté:

«Nous vendrons ces choses... mais à un prix raisonnable, très raisonnable. ».

Avec joie Samira dit: «Je suis prête à acheter les cigares immédiatement... Quatre boîtes à cinq livres la pièce, ça fait vingt livres». Elle ouvre son sac pour sortir les vingt livres.

La Présidente. du Collectif reprend: «Dix livres la boîte ».

Samira: «Par le Prophète, ce n'est pas bien ce que tu fais Mirfad, la boîte vaut cinq dollars ».

Mirfad: «Une seule parole. On ne marchand pas». Mais elle a souri avec malice: «Je connais la personne pour qui tu veux les cigares».

Toutes ont éclaté de rire.

Samira a dit avec nervosité: « Si c'est à dix dollars je ne peux en acheter que deux boîtes et j'en prendrai une troisième pour la revendre à quelqu'un demain! ».

La Présidente a dit: « Fais un reçu ».

Sanya : « MoUe prends le savon ».

Et Khadija : « Et moi, le chocolat ».

Samira a laissé les Membres du Conseil dans leur vacarme, s'est faufilée en emportant les boîtes de cigares, son sourire brille sur ses dents blanches et son cœur bat de joie... Elle a pris sa voiture Opel pour rentrer chez elle... Rapidement, elle a caché les boîtes de cigares dans un coffret qu'elle a fermé à clé. Puis, elle s'est étendue sur le lit et a avancé le bras vers le téléphone; elle a composé le numéro et dit d'un ton capricieux dès qu'elle a entendu la voix:

- Je te verrai quand?

Charif Abd Al-Aziz a répondu à voix basse pour que les visiteurs de son bureau ne l'entendent pas.

- Demain.

Samira dit, et son SouriRe se lit sur ses lèvres:

- Non... Aujourd'hui...

Dans un chuchotement Charif a répondu:

- Je ne peux pas... J'ai une Assemblée du Conseil de Direction.

Samira :

- Tu le regretteras...

Charif a chuchoté d'une voix froide:

- Moi, je regrette chaque minute pendant laquelle je ne te vois pas.

Samira :

- Cette fois-ci tu regretteras pour de bon.

Charif chuchote:

- Pourquoi?

Elle dit:

- Je t'ai apporté quelque chose... Deux boîtes.

Lui, doucement:

- Deux boîtes de quoi?

- « Roméo et Juliette » .

Il dit en haussant un peu la voix:

- Ce n'est pas possible!

- Je le jure sur ta vie. Pour moi... Si je ne VOIS pas aujourd'hui... je les liquiderai... tu le sais bien.

Et il reprend doucement:

- D'accord, je te vois avant le Conseil... Trois heures.

Elle:

- Là-bas?

Il murmure:

- Là-bas.

Elle:

- Bye.

* * *

Abd AI-Aati ouvre les yeux et dès qu'il se rend compte qu'on est lundi, une vivacité l'envahit et il saute, pour s'asseoir sur son lit en oubliant son bras amputé. Il se tourne vers la fenêtre et remarque que la lumière du 'matin est encore faible... Il est encore tôt... trois ou quatre heures. Il penche sa tête sur l'oreiller et se souvient de son bras coupé. Il étend son bras sain pour tâter son épaule et il dit en souriant largement: «AI-Fatiha, pour le disparu... "et non les perdus. Amen ». Son imagination l'entraîne, toujours souriant, vers ce qu'il a vécu depuis deux jours. Il se souvient, marchant dans la ruelle, le grand cigare couleur d'ambre entre les lèvres... « Bonjour Maître Atwa... » - «Bonjour l'enfant Mohammad, transmets mes salutations à ton père ». Tous le regardent avec crainte et fierté... L'enfant de leur ruelle fume un cigare! Puis, il s' imagine entrant à l'usine, le cigare à la bouche devant tous ses collègues; ceux-ci se mettent debout en signe de respect comme ils se lèvent pour le Président du Conseil de la Direction... Il imagine qu'il rencontre ce dernier et que chacun de ses collègues a un cigare à la bouche... Un même niveau... une même classe. Peut-être que chacun passerait le bras sous celui de l'autre... Ils marcheraient en discutant des problèmes de la société. Il est secoué d'un rire léger en imaginant Souad, assise à côté de lui à une table du casino; Kasr-AI- Nil, regardant le cigare dans sa bouche avec étonnement et fascination, exactement comme il regardait le cigare dans la bouche du Président du Conseil de la Direction.

Mostafa At- Tamourji passe et il l'interpelle joyeusement: «Mostafa ! Bonjour! Quelle heure est-il, par la vie de ton père... ». Mostafa répond en lui rendant son bon jour amical: «Une matinée de lumière, Abd AI-Aati. Il est six heures et demie ». Abd AI-Aati, dégageant ses pieds de la couverture du lit: «Il paraît qu'on peut se lever ». Il s'est levé; lavé, il s'est peigné plus soigneusement que jamais... Il a changé de galabiah, il en a mis une propre, il a retroussé sa manche à l'endroit du bras coupé, avec soin, puis il s'est mis au lit.

Quand Mostafa At- Tamourji est repassé pour lui apporter son petit déjeuner, il lui a demandé d'une voix basse qui exprimait son excitation: « Est-ce que les dames du Collectif vont passer aujourd'hui? » Mostafa a éclaté

de rire et dit: «Les dames du Collectif te manquent ou quoi, Abd Al-Aati ? ». Abd Al-Aati s'est troublé et des signes de honte ont envahi son visage: «Non, mon Dieu, mais je me demande... ». Mostafa a repris: « Aujourd'hui c'est lundi... Donc, elles viendront ». Abd Al-Aati à voix basse: «Peux-tu me rendre un autre service Mostafa? Est-il possible que je me rase? » Mostafa a répondu gentiment: «Bien sûr que oui Abd Al-Aati... Tu es notre ami et notre homme... je t'envoie immédiatement le coiffeur ». Abd Al-Aati s'est rasé. Les minutes passent, les heures passent. Il s'est retourné vers son collègue Hasanin pour lui demander: «D'habitude, quand viennent-elles les dames du Collectif? ». Hasanin lui a répondu gaiement: «Onze heures, Midi. Elles viendront... mais je ne sais pas pourquoi tu es si pressé de les voir ». Abd Al-Aati ne lui a pas répondu. Et les minutes passent. Et les heures passent. Parfois il s'acharne à espérer... Parfois il tombe dans le désespoir... Ses nerfs commencent à le trahir... son être étouffe... son sourire s'est éteint, ses yeux sont fatigués; il commence à ressentir les douleurs provoquées par la blessure de son bras amputé.

Enfin, à une heure, une heure et demie, les dames duCollectif apparaissent à la porte du service; toutes sourient. Abd Al-Aati a levé la tête pour les voir de son lit. Elles visitent ses camarades malades, et donnent à chacun un sachet de bonbons et un paquet de cigarettes Belmont dix... il ne voit personne qui ait reçu un cigare.

Peut-être qu'aucun camarade n'avait demandé de cigare. Peut-être que chacun doit demander ce qu'il veut.

* * *

Samira est arrivée au lit de son camarade Hasanin à qui elle a donné le sachet de bonbons et les cigarettes Belmont. Il a tenté de remercier froidement. Abd Al-Aati s'est redressé sur son lit en attendant l'arrivée de Samira. Arrivée à lui, elle s'est penchée en lui demandant avec une tendresse factice: « Comment va la santé aujourd'hui? ». Abd Al-Aati a répondu en essayant d'arracher un sourire à ses nerfs troublés: « Dieu merci... ». Elle lui a donné le sachet de bonbons et le paquet de Belmont en disant: « C'est une petite chose de la part du Collectif ». Abd Al-Aati a repris à voix basse: « Je voudrais un cigare ». Samira a dit, comme si elle ne l'avait pas entendu: « Tiens bon ». Elle lui a tourné le dos pour s'éloigner. Abd Al-Aati a haussé la voix: « Eh, Madame... ». Samira est revenu en lui demandant:

« Oui! un service... », Abd Al-Aati a répété, un sourire tremblant sur les lèvres: « Je veux un cigare », Samira a repris, très étonnée: « Qu'est-ce que tu

dis» et Abd Al-Aati a encore élevé la voix: « Cigare. Je veux un cigare ».

Les yeux de Samira se sont mis à trembler et elle a dit: « Je t'ai donné un paquet de Belmont. Tu veux un autre paquet? » Abd Al-Aati insiste, son visage commence à se convulser, ses yeux se mettent à briller: « Non! je veux un cigare, un cigare noir et long comme celui que Hasanin a reçu la dernière fois». Samira : « Je n'ai pas de cigare ». Abd Al-Aati a explosé: « Ce n'est pas possible...

Tu devrais avoir des cigares... Tu devrais en avoir... tu devrais... ». Avec une diplomatie froide et le visage pâle, Samira a repris: « D'accord, la prochaine fois je t'en apporterai». Elle a voulu s'éloigner" mais Abd Al-Aati l'a retenue par le poignet qu'il serrait fort et a crié: « Je ne peux pas attendre le prochain passage, j'ai trop attendu, Madame... trop attendu... trop ».

De toutes ses forces, Samira a dégagé son poignet et s'est éloignée rapidement. Ses cheveux lui tombaient sur le visage et elle s'est écriée d'une voix aiguë et nerveuse: « Qu'est-ce que cette histoire de cigare?» Abd Al-Aati s'est élancé derrière elle en criant comme un fou: « J'en veux un, j'en veux un, madame. J'en veux un ».

Mostafa At- Tamourji s'est jeté sur Abd Al-Aati, l'a étreint de ses bras pour le séparer de Samira... Les malades du service ont suivi sans savoir pourquoi Abd Al-Aati était devenu fou. Le médecin s'est précipité et il a ordonné qu'on lui donnât un somnifère, puis il s'est excusé auprès de Samira. En remettant de l'ordre dans ses cheveux, Samira a glissé entre ses dents: «Ce sont des sauvages... Dieu nous protège ».

Abd Al-Aati retourne à l'usine, portant sa tenue, la manche vide pendant à son côté. Son bras amputé n'est pas ce qui l'a le plus marqué. Les traits de son visage se sont accentués: la tête baissée, les yeux cernés, le menton pendant; il a vieilli en trois semaines. Il ne pense à rien... Chaque cellule de son cerveau est morte... Il n'a même pas pensé à la route qu'il a empruntée pour venir... Il est allé à l'usine par habitude. La-route qui l'a mené à l'usine pendant de longues années, il la reconnaît, comme l'âne reconnaît la route qui le ramène à l'étable...

Dès qu'il eut passé l'entrée de l'usine)l remarqua une grande manifestation des ouvriers qui l'accueillaient: « Vive notre noble camarad_ ! Vive l'ouvrier héros! Vive Abd Al-Aati ! Les ouvriers te saluent Abd Al-Aati ! et des applaudissements aigus s'ensuivirent.

Mahmoud cria: «Les boissons, jeune homme! ». Apparurent les verres de citronnade que les ouvriers avaient achetés à leur propre compte. Abd Al-Aati se tient debout, gêné... Son regard traduit l'étonnement et sur ses lèvres est posé un sourire interrogateur. Soudain, le secrétaire du président du

Conseil de Direction est entré au service des machines. Il s'est approché d'Abd AI-Aati en trotinant pour lui dire: «Merci à Dieu pour ton rétablissement, héros! Le Bey voudrait te voir immédiatement ». Les ouvriers ont applaudi en scandant:

«Vive le Président du Conseil de Direction! Vive Charif Bey Abd AI-Mouiz ». Et Mahmoud a lancé: « Monte des boissons à Charif Bey, jeune homme; les boissons seront distribuées à l'ensemble de l'Administration; toute la journée, il y aura des boissons». Puis... Mahmoud s'est avancé pour prendre Abd AI-Aati entre ses bras; il l'a embrassé sur les deux joues et lui a dit avec une grande tendresse: «Merci à Dieu pour ton rétablissement, Abd AI-Aati !». Puis il l'a laissé partir avec le secrétaire qui l'accompagnait au bureau du Président du Conseil de l'Administration.

Abd AI-Aati est entré en marchant sur la moquette insonorisante; le climatiseur dégageait un souille d'air frais. Monsieur Charif Abd AI-Mouiz s'est levé pour le saluer; il se demandait s'il devait lui tendre la main gauche ou la main droite à serrer; puis il a repris sa chaise derrière le bureau. Abd AI-Aati est resté debout devant lui, inerte, avec toujours dans les yeux cet étonnement et sur les lèvres ce sourire interrogateur. D'une voix grandiose, majestueuse, le Président du Conseil d'Administration a dit: «Notre société est fière de compter parmi ses ouvriers un ouvrier exemplaire comme vous, monsieur Abd AI-Aati; et j'ai l'honneur de vous annoncer que le Conseil d'Administration a décidé à l'unanimité de vous citer en exemple et »... et Abd AI-Aati n'a rien écouté... Il a vu le cigare' entre les doigts du Président du Conseil d'Administration. Son regard s'est rétréci, ses lèvres se sont figées en un sourire et il lui a semblé à ce moment que c'était le cigare qui parlait, non le Président... et que les cercles de fumée montante étaient cette voix majestueuse qui résonnait dans ses oreilles...

S'il avait eu, lui aussi, un cigare à la main, il aurait compris ce que disait le Président du Conseil d'Administration... Le cigare comprend le cigare. Son regard se rétrécit davantage et il se surprit à murmurer: « Ce cigare est le mien... c'est mon droit, le droit de mon bras amputé». Et un sourire itonique gonfla _a poitrine, il reprit son monologue: « Peut-être qu'il faudrait aussi que je coupe mon deuxième bras pour avoir mon droit ». Il a levé son bras intact et,de nouveau)e sourire ironique a gonflé sa poitrine. Alors, il a murmuré: « Que ton bras reste intact, Abd AI-Aati, peu importe... ».

Le Président du Conseil d'Administration continuait toujours de parler.

LE PETIT BONNET (1)

Un bonnet de laine tricoté par la mère pendant les derniers mois de sa première grossesse. D'ordinaire) la mère met tout son cœur dans ce qu'elle fait pour son fils, même avant de l'avoir vu ou en son absence.

Le jeune père regardait sa femme en train de travailler et souriait souvent. Il regardait ses aiguilles tandis qu'elle tricotait avec orgueil, comme si elle fabriquait la vie. Il lui dit: « Maintenant, je sais comment ma mère a tricoté mes habits avant ma naissance. Il ne m'en reste plus qu'à voir tes mains mettre ce bonnet sur la tête de ton fils ».

Puis le jeune père songea à ce fils, lui qui accomplissait de grandes choses, souvent difficiles. Grâce à ce fils, le difficile deviendrait parfois facile et le facile passerait inaperçu. Il se souvint de ceux qui font des choses difficiles pour leurs fils... pour ceux qui sont déjà nés, et même pour ceux qui ne le sont pas encore, comme son fils ou sa fille à lui.

Ce sont des hommes qui ne dorment plus et qui sont toujours en sueur. Pour eux, le temps n'a de valeur qu'en fonction de ce qu'ils réalisent.

Il dit à sa femme: « Tu me fabriques un bonnet pour l'enfant, c'est beau! Mais l'enfant a besoin de quelque chose de plus important. Il a besoin d'une place sous le soleil, c'est-à-dire d'une patrie et cette patrie doit être protégée par son père et sa mère. Ah ! tout ce que j'espère, c'est que le bonnet soit terminé le plus tôt possible! ».

Les paroles du père et surtout son accent ont étonné la mère car elle se souvenait de son frère qui lui avait écrit une lettre de la main gauche, ayant été blessé à la main droite. Il lui disait: « J'ai été blessé pendant une opération nocturne, en essayant de passer sur la rive orientale. Je me permets de dire que je suis un héros. Et ce n'est pas important pour un héros, d'être blessé ».

La jeune femme n'était pas tranquille. Le lendemain, son mari partit au travail comme d'habitude. Quant à elle, elle ne savait pas pourquoi, elle avait passé sa journée à écouter la radio dans sa cuisine. Elle s'était rendu compte que son enfant avait besoin d'une place sous le soleil et non d'un petit bonnet.

Brusquement, elle entendit la porte sonner. Son mari rentrait un peu plus tôt que d'habitude. Il avait l'air plus sérieux qu'avant. Il lui dit: « Je vais partir avec eux ». Elle répondit: « Je sais tout ».

(1) Mohamed Abd Al-Halim Abd Allah, nouvelle tirée du recueil « Juliette fawqa al-qamar », Le Caire, 1970.

- C'est un devoir sacré que d'offrir une place sous le soleil à notre enfant. Tu peux m'offrir quelque chose pour le voyage?

-Quoi?

- Je veux emporter avec moi le petit bonnet que tu fais pour notre enfant.

- Tu peux le prendre. Il pourra te servir de casque.

Deux semaines plus tard, elle reçut une lettre de son mari. Il semblait pressé en écrivant, mais il lui disait qu'il était satisfait de ce qu'il avait fait. Vraiment, il était content de lui. Il lui semblait que l'horizon oriental portait quelque chose qui devait disparaître.

A l'horizon d'Orient, porteur du soleil, il y aurait une place pour son enfant, même si cet enfant n'était pas encore né... Il avait ressenti la soif, bien que l'eau ne fût pas loin de lui. En fait, l'homme peut avoir soif d'autre chose que d'eau.

Quand la nuit tombe et que le calme pèse sur le front, une voix éclate, déchire la nuit; et pendant cet instant)l lui semble qu'un nouveau-né se met à crier car il ne connaît rien au langage des hommes. Et de cette voix _il tire toute sa force physique et morale; il sent que la vie des hommes n'est _en fait.>que la vie d'un seul homme qui coule dans un autre. C'est le pas d'un être qui succède au pas d'un autre être.

Une nuit, il était parmi ceux qui passaient sur la rive orientale. Il portait avec lui des choses dangereuses, des armes silencieuses et sonores, du ravitaillement et des munitions. Tantôt il rampait, tantôt il marchait courbé. Il sentait qu'il cherchait quelque chose pour le posséder, par exemple un lit d'enfant ou un endroit pour planter un arbre et construire une maison, une montagne pour planter le drapeau tricolore.

La sueur tombait de son front; le temps était chaud et la nuit très _ombre, les étoiles surveillaient les héros.

Chaque fois qu'une goutte de sueur tombait, il sortait le petit bonnet de laine et s'essuyait le front; et chaque fois qu'il touchait son visage avec le bonnet, il sentait que son fils était à côté de lui; et comme il avait traversé la rive orientale pour lui faire le chemin et lui rendre son droit sacré, il lui semblait, dans les ténèbres de la nuit, qu'il voyait le sourire de l'enfant éclairant son beau visage.

LE PERE (1)

- Maman, pourquoi arrêtes-tu la radio?
- Tu peux la mettre en marche quand tu voudras.
- Mais tu l'arrêtes à chaque fois que je la mets en marche!
- Ma tête me fait un peu mal.
- Est-ce que tu as toujours mal, maman?
- Oui... Non... !

Comme Rachid se tait un peu, sa mère se dirige vers la chambre à coucher, s'arrête; les pans de son vêtement sont tirés par une petite main, elle se retourne et voit son enfant qui se balance d'avant en arrière; cette manœuvre est devenue une astuce efficace qui réussit toujours à arrêter sa mère là où il veut, et lui permet de pencher son buste en arrière, tout à fait en arrière, sans craindre la chute!

Soumise, elle revient à lui, pour faire de sa poitrine et de ses bras un lieu de refuge où il trouvera le sommeil.

- Tu n'es plus un enfant, mon amour... Tu es devenu un homme... Dans deux mois, tu auras neuf ans et pourquoi fais-tu ça ?

- Et on fêtera mon anniversaire ?..

-Oui.

- Une grande fête, nous mettrons la radio en marche et le« Pick-up» et nous jouerons tous... ?

-Oui.

- Tu feras une tarte et nous allumerons les bougies? et nous exposerons... le...

- Oui... Oui... Oui... !

- As-tu encore mal à la tête, maman !?

-Oui.

Rachid se tait quelques instants, pendant lesquels ses traits se contractent, comme s'il cherchait le chemin de l'oreille de sa mère... Et d'un ton qui ne pourrait être celui d'un enfant de neuf ans:

- Et qui assistera à la fête maman?

La mère semble mesurer la question; problème insoluble. Elle dit avec soumission cette fois-ci: «Ton oncle paternel, ton oncle maternel... Et tous

(1) Abou Ai-Maaati Abou An-Naga, «Hal yamut al-ab? », Le Caire, 1971.

ceux que tu aimes parmi tes amis' ».

- Je veux que mon père assiste à cette tete!

- Si sa mission était finie, il y assisterait sans faute!

Et avec tout le calme dont elle est capable, elle dit:

- Je ne sais pas... Je te l'ai souvent dit. Je ne sais pas... !

Puis elle continue, comme si elle lui faisait des excuses: « Quand la mission de papa sera finie, il nous enverra une lettre pour nous annoncer son retour !,

Mais papa sait que mon anniversaire est dans deux mois!

-Oui.

Et les projets de l'enfant s'arrêtent avec la venue du sommeil... Seul le sommeil est capable de la secourir dans cette poursuite qui se répète chaque jour d'une façon différente mais ne finit jamais.

Sous la lumière d'une lampe faible, commencent les rêveries à propos du père, comme chaque nuit quand elle s'étend sur son lit. L'image du père se dresse en face d'elle, dans un cadre en bois sculpté et doré, qui est là depuis plus de dix ans, c'est toujours le même sourire léger et confiant sur les lèvres, avec le même uniforme militaire, avec son ancien grade... Depuis)l a acquis des grades plus élevés et des décorations, mais cette vieille photo est la plus proche de son cœur d'épouse, elle est celle de son premier amour, celle de son mari, et depuis qu'ils ont eu leur premier enfant, Rachid, la photo de papa, est devenue l'image du père pour toute la famille, et elle-même voudrait avoir un papa jeune comme lui.

Voilà des mois qu'il avait été convoqué pour participer à cette guerre qui se finit aussi subitement qu'elle avait commencé. Elle avait attendu des jours, des semaines, des mois et il n'était pas revenu; elle n'était pas la seule à attendre son retour; Rachid l'attendait lui aussi, et il n'était pas facile de dire à Rachid ce qu'elle se disait à elle-même; elle devait maîtriser ses paroles tout le jour, elle parlait le langage des gens, parlait à son frère, à son beau-frère, aux invités, aux amis, aux voisins et à la famille!

Leur langage était franc et presque tranchant, il est vrai qu'aucun d'eux ne parlait de cette mort du père d'une façon nette, mais tous la ménageaient en tant que veuve d'un martyr qui avait accompli son devoir. L'Etat lui accordait une pension exactement comme aux martyrs, mais ils avaient tous consenti à ce qu'elle parlât à l'enfant avec un autre langage !

Ils avaient prétexté son jeune âge, ils s'étaient rappelé son profond attachement à son père, et ils en avaient déduit que le fait de

mettre l'enfant devant la réalité de la situation, du moins pour le moment, provoquerait un choc qui déterminerait son avenir.

L'oncle maternel de l'enfant avait dit: «Avec le temps il admettra l'absence de son père, et à ce moment-là, il n'y aura aucun danger à lui dire la vérité! ». Elle ne savait pas si elle avait suivi leurs conseils parce qu'elle avait peur pour lui, elle se sentait d'une certaine façon responsable de la perte du père. Personne ne lui imputait cette responsabilité. Mais elle pressentait que seul son fils le ferait: et son enfant disposait-il d'un autre critère de jugement, que ce sentiment enfantin qui ne peut dissocier le père et la mère, comme deux visages d'une même vérité, une vérité qui lui garantit la sécurité, la paix et le bonheur? Ces derniers ne sont possibles que s'ils sont ensemble comme le sont les ailes d'un oiseau, et quand disparaît l'un de ces deux visages, qui est responsable devant l'enfant de neuf ans...sinon celui qui reste ?..

Ainsi naquit le langage du fils, le langage de la pour suite qui se répète chaque jour et ne finit jamais. Il naquit de l'amour et de la peur, il évolua pour devenir une image figée que la père partageait avec son fils et qui ne disparaissait qu'avec le sommeil de l'enfant... l'image du père devenait alors la sienne, le langage de son cœur commen

çait, un langage sans lettres, celui du sang qui parfois remontait à la tête, le langage de la transpiration et du gémissement, de la douleur, et le cœur qui continuait de battre fortement, quand résonnait la sonnette de la porte ou le téléphone, quand la mère entendait une voix étrangère ou qu'elle voyait un visage pour la première fois, elle remarquait dans les yeux de la famille une lumière subite ou dans leurs voix une intonation étrange; le langage du rêve ambigu. Et l'espoir qui ne disparaît pas et ne se montre pas, et l'attente qui devient la meilleure nourriture à la fois de l'espoir et du désespoir, l'attente de quelque chose et, qu'un certain matin, ou un certain soir)a certitude de la mort vienne arrêter cette attente. Et comment son cœur croira-t-il à la mort de son époux sans que ses yeux l'aient vu mort ?

Le voilà qui paraît dans son cadre doré, toujours debout, comme s'il ne se fatiguait pas, ne s'ennuyait pas de sourire, il est encore jeune, toujours plein d'ambition, rêvant de toutes choses sauf de la mort, plus vivant que tout dans ce monde, absorbé par le silence, plus apte que tous les gens à comprendre le langage du cœur de sa femme, ce langage qui ne cesse de s'attendrir, de se cristalliser, qu'elle pourrait échanger avec son fils dormant à côté d'elle. Quand elle dort, quand un même lit et qu'un même rêve les unit... !

Le matin, Rachid va à l'école. Le soir, il revient. Chaque matin, en le saluant devant la villa somptueuse, sa mère se rend compte que ses bras ne sont pas assez longs et incapables de suivre l'enfant partout où il va. Et

chaque soir, elle se rend compte qu'elle revoit un nouvel enfant, en quelque sorte différent, un enfant qui fréquente d'autres gens qui ne communiquent pas avec lui, un enfant qui écoute et parle un langage dont elle ignore les résonances, et quand commencent les préparatifs de la poursuite quotidienne, elle apprend quelque chose de ce langage.

Rachid, en quelque sorte, pensait que son pays était en guerre, et qu'il avait essuyé une défaite, que les ennemis en occupaient une partie, que la guerre pouvait reprendre de nouveau, que son père était là-bas pour chasser les ennemis. Ces questions qui n'en finissaient pas sur la guerre, les ennemis, le bruit des canons, et les souvenirs de la nuit quand la lumière est soudainement coupée, toutes ces questions tissaient lentement le canevas de ses occupations quotidiennes. Ces réflexions s'élargissaient chaque jour, il assouvissait sa faim avec les contes de sa mère, ses excuses, ses justifications, au risque, à la fin, de dévorer sa patience... !

Un certain soir, Rachid demande à sa mère:

- Pourquoi papa ne revient pas?

La question est venue comme cela, sans préambule, et l'incohérence de ses paroles montre que sa patience est à bout, qu'il pressent le secret et désire le connaître. Il dispose d'autres sources d'information et trouve que sa mère n'est pas la mère du monde entier, que le langage qu'elle lui tient chaque jour n'est pas celui de la vérité!

Cette fois-ci, la mère éclate, crie avec violence: «Je ne sais pas... Je ne sais pas, comme toi... Je t'ai dit mille fois .. que Je ne savais pas... ».

C'était la première fois que sa voix montait si haut, et la première fois que l'enfant se taisait complètement, comme s'il avait perdu la capacité d'articuler, de voir et d'écouter! Et la mère l'étreignit violemment, plus violemment encore qu'elle n'a crié! Elle sent que ses bras sont longs, et qu'elle l'enveloppe avec l'univers entier, il réalise qu'elle est la mère du monde et dans l'accord de cette étreinte, il oublie le père, pour ne plus se souvenir que les inconvénients et de ce qui laisse à désirer dans les moindres choses de la maison, dans la nourriture, dans les vêtements et le jeu!

Il fait des concessions, en oubliant son père, pour s'enquérir de ce dont il est capable, mais son désir de posséder les choses se transforme en espoir de leur destruction, et comme il ne trouve rien à détruire, il semble se détruire lui-même. Il ne s'accroche qu'à la plus fine des branches des arbres du jardin, ne marche que sur la partie pointue de la clôture, et son jeu avec les enfants de la rue devient bagarre; il en revient chaque jour, les vêtements en lambeaux et le corps écorché, taché de sang et de sable! Les dizaines de

jouets et les promesses que lui prodigue son oncle ne parviennent pas à retrouver en lui l'enfant si calme qu'ils avaient connu!

Un certain soir, son oncle dit à sa mère: «Je crois qu'il est temps qu'il sache la vérité! Le visage de la mère se contracte et elle dit avec nervosité:

- Crois-tu qu'il le supportera? Crois-tu qu'il se calmera ? Qu'il comprendra? Que ces souffrances finiront?

- Je crains qu'il ne sache la vérité par d'autres, et qu'il ne perde sa confiance en nous et en lui!

- A quelle vérité fais-tu allusion? dit la mère en scrutant le visage de son frère comme si elle l'entendait pour la première fois.

- Là mort de son père!

Il l'a dit avec renoncement, puis il continue, étonné:

- « Qu'est-ce que j'ai dit? »

La mère s'est plongée dans un profond silence, que son frère n'a pas osé briser, se contentant de regarder son visage et de s'apitoyer... !

Mais Rachid les a surpris, et parce qu'il n'attend jamais, avant qu'ils ne lui confient la vérité.

-Maman!

Sa mère lui répond aussitôt; il a parlé avec un calme étrange, et ses mouvements traduisaient ce même calme étrange, s'adressant à sa mère, négligeant son oncle qui s'asseyait à côté d'elle cette nuit-là... !

-« Mon père m'a envoyé une lettre!

- Que dis-tu? Où est-elle? »

Elle l'a dit avec spontanéité sans réfléchir, et l'angoisse envahit le cœur de son frère, et par un durcissement de ses traits, il essaye de lui montrer la gravité de la situation!

- Il m'a demandé de ne la montrer à personne!

- Où est cette lettre?

Son frère s'écrie «Folle» ! Puis elle reprend son calme, dans une tentative désespérée, pour changer de sujet, essayant de tenir la main de l'enfant.

-« Ce soir, nous irons ensemble au jardin d'attractions, dans le train tournant!

- Mon père m'a dit de ne pas aller à «Madinat Al-Malahi» ! dit l'enfant en retirant sa main.

Son oncle avait demandé à l'enfant:

- Que t'a dit ton père? et sans laisser à l'enfant le temps de répondre)llui prend sa main... Je te dirai tout ce que papa a dit!

Un sourire de satisfaction se dessina sur les lèvres de Rachid; il n'avait rien demandé d'autre!

Ses nouveaux désirs sont, désormais, devancés par cette idée fixe:

- Papa veut...

- Papa dit...

Et il demande avec plus de calme, le calme de celui qui a raison.

Le médecin déclare: «Il n'y a pas de raison de s'inquiéter ! » puis il demande: «Les demandes qu'il fait au nom de son père ont-elles changé? ».

Son oncle répond:

- Elles n'ont pas changé, elles sont toujours aussi violentes, angoissées et aiguës! »

Sa mère dit:

-« Son domaine s'élargit, il essaye de réparer la clôture du jardin, et l'échelle de la maison; en fait, il imite son père »...

Le médecin dit:

- «Pourquoi ne partagez-vous pas avec lui le même jeu?»

Puis il s'explique en disant:

- Pourquoi son père n'envoie-t-il pas d'autres lettres

par votre intermédiaire, et ainsi, vos _onseils et vos ordres deviennent les ordres de papa. La mère n'était guère enthousiasmée par ce jeu! ni satisfaite; le mythe du père grandirait! il deviendrait une réalité étrange, incohérente, car l'enfant voit son père audacieux, têtu et aventurier. La mère le voit raisonnable, calme et hésitant. Le père de l'enfant poursuit les voleurs et les ennemis et parle le langage de la rue, de l'école, du club, celui de la mère révisait ses leçons, dormait tôt, prenait soin de ses vêtements et n'avait cure de ce que disaient les gens!

Il était évident que la même maison n'était pas assez grande pour abriter deux hommes de type différent, et que le moment de la confrontation ne tarderait pas à arriver! Un certain soir, ils étaient seuls, la mère et l'enfant, la radio marchait, c'étaient les informations.

La mère avait dit sournoisement:

- « Papa veut que tu te couches tôt.

- Je ne veux pas dormir maintenant! »

Le journaliste décrivait à cet instant un accrochage militaire qui avait eu

lieu entre les nôtres et les ennemis, et au cours duquel étaient tombés beaucoup d'hommes.

- Papa a dit dans sa lettre: « Il faut que Rachid dorme tôt ».

- Où est la lettre de papa? Il la regardait, écoutant la radio.

La question l'avait bouleversée, elle dit, désespérée:

- Tu ne crois pas maman?

-Non.

Elle l'avait étreint avec force sur sa poitrine, pour lui cacher son visage et ses yeux, 'elle l'écoutait attentivement quand il disait à travers ses sanglots:

-« Papa m'a dit qu'il est mort à la guerre!»

Les mains de la mère tremblaient, elle ne savait pas si elle le soutenait, ou si c'était lui qui la soutenait. Tout ce qu'elle savait c'est que la mort du père ne lui avait jamais été confirmée avec cet instant, (peut-être qu'il ne ment jamais, bizarre !).

Le matin, Rachid était parti à l'école. Le soir, il était revenu. Il avait ôté ses vêtements d'école, avait pris sa pioche pour continuer à réparer la clôture du jardin. C'était la première fois qu'il faisait ça sans dire: «Papa veut ».

Sa mère le surveillait de loin, surveillait la pioche qui tombait à côté de son pied, et ne ressentait pas de peur pour lui! Quand avait retenti la sonnerie de la porte extérieure, son cœur ne s'était pas ému, et elle ne s'était pas avancée pour ouvrir. Rachid l'avait précédée à la porte pour recevoir dans, sa main une lettre du facteur !

Rachid dit à sa mère:

- L'école t'invite à assister à la fête théâtrale qu'elle

organise, puis il avait expliqué:

- Je joue un rôle important dans la pièce représentée.

Dans la salle de théâtre, la mère s'était assise parmi les spectateurs. Sur la scène, Rachid jouait le rôle du héros, et les petits acteurs parlaient tous la même langue, et la mère, avec toutes les mères de la salk, comprenait le même langage.